

## Doubles croisements sous influences

Quand Laurent Lamarca chante, c'est sous son nom et en français. Quand Maud-Elisa Mandeau chante, elle s'appelle Le Prince Miiiau, et c'est écrit en anglais. Deux rapports à la chanson que la langue symbolise et que le projet « Une chanson sous influence » a entrepris de mettre en perspective. Parallèlement aux ateliers et autres rencontres menées par les deux artistes, il leur a fallu se confronter à deux défis destinés à faire dialoguer leurs esthétiques et leur rapport à la langue de leurs chansons.

### Un premier défi : traduire et transposer un morceau de l'autre artiste dans l'autre langue

Le Prince Miiiau écrit en anglais : elle a donc proposé sa chanson *Ulrik* à Laurent Lamarca, qui a dû la traduire en français, et l'interpréter selon une adaptation pour guitare, au lieu des sons électroniques que Le Prince Miiiau aime « triturer ». Le chemin inverse a été parcouru par la chanteuse dont la tâche a été d'adapter en anglais et à sa musique le morceau de Laurent Lamarca *Je ne dors plus*.

L'enjeu de ce défi est clair : voir comment un artiste parvient à insérer un « pré-texte » étranger dans son propre univers, à se l'assimiler. Qu'il s'agisse du passage de l'anglais au français ou du mouvement inverse, les deux chanteurs, confrontés à l'exercice, ont véritablement réussi à s'approprier les mots venus de l'autre.

Dans les deux cas, l'intérêt du défi a été le travail du son, qui se joue à trois niveaux bien ressentis par les deux artistes : le choix des mots d'une langue à l'autre, les effets d'articulation (qui permettent de déplacer les accents naturels de la langue parlée vers d'autres inflexions au moment du chant), et aussi la couleur de l'instrumentation, qui signe aussi l'univers de chaque chanteur.

### 1. Du français vers l'anglais

Observons tout d'abord la chanson en français de Laurent Lamarca, *Je ne dors plus*, qui devient *I cannot rest* sous la plume du Prince Miiiau. Voici comment elle décrit son travail :

*Pour ma part, mise à part la traduction du texte du français à l'anglais de Je ne dors plus, le challenge ne m'a pas posé de difficulté. J'ai souvent été obligée de sacrifier les rimes, j'ai dû aussi remanier certaines images mais j'ai à peu près réussi à conserver les pieds et la métrique du texte initial.*

De fait, les mécanismes sont plus complexes que ne l'indique l'aisance de la chanteuse. Il suffit de comparer la métrique dans les deux langues pour s'apercevoir que les contraintes varient du fait de système d'accentuations différents. Là où la version française s'appuie sur un rythme pivot de quatre syllabes (du type « le temps s'arrête »), le texte anglais accepte plus de syllabes, ce qu'une diction plus souple, moins articulée, comme celle du Prince Miiiau, permet d'interpréter avec fluidité sur le même rythme que le français, malgré une quantité de syllabes a priori plus importantes :

*étrange / it's strange*  
*le temps s'arrête / it's like time has stopped*  
*j'attends un jour / I wait for something*  
*j'attends un signe / I wait for a sign*  
*J'attends toujours / I keep on waiting*

*je faisais la cour/ I was hoping  
je tendais les bras / arms wide open  
la nuit le jour/ from night to day  
tout ça s'en va/ it all goes away  
et tu/ and you,  
et je ne dors plus/ I cannot rest  
j'attends / I wait*

Ainsi, entendre « It's like time has stopped » en équivalent métrique de « Le temps s'arrête » peut sembler surprenant si l'on se borne à compter les syllabes. Pourtant la dynamique des langues et des accents rend la transcription parfaitement évidente : le premier « i » est à peine esquissé ce qui permet au chant de prononcer « 'ts like time » sur le même débit que « le temps » en français ; « has stopped » prend alors tout naturellement place sur les deux syllabes du français « s'arrête ». Avec des moyens différents, la version anglaise trouve donc des effets de rythmes équivalents à l'original.

De même, au niveau sonore, s'observe un système de transposition libre et efficace. Le français joue d'anaphores, (« j'attends »), et de rimes irrégulières en « -our ». Le texte repose ainsi sur une grande mobilité formelle, sans retours fixes mais avec pourtant des récurrences qui servent de repères à la progression du sens. Dans la version anglaise, le son « -our », absent de la langue, disparaît bien sûr, mais s'y substitue une autre rime en « -ing », signe d'un temps en suspension, très adapté au sens de la chanson, que vient de plus subtilement redoubler une presque rime en « -ign ». Cette légère variation phonétique ajoute à la souplesse de l'ensemble, tout en assurant la cohérence de l'univers d'attente ici scandé.

Une fois interprétée, la chanson en anglais sonne dès lors comme du Prince Miiaou : musique électronique planante, boucles répétées, avec adjonctions progressive de nouveaux sons, jusqu'à des percussions pour un pont au bout de 3 minutes ; la voix susurre, déliée, soulignée électroniquement par des graves à chacune de ses syllabes. Avec ses réverbérations, l'effet d'ensemble est entêtant, envoûtant, mais aussi très épuré, lorsqu'au finale la voix presque a capella de la chanteuse ralentit et sonne à nu : son univers électronique se marie et se fond avec celui des guitares folk de l'original de Laurent Lamarca.

## 2. De l'anglais vers le français

Pour l'adaptation dans l'autre sens, Laurent Lamarca analyse ainsi son travail :

*Pour ma part l'exercice à été intéressant dans la mesure où j'ai pu me rendre compte que j'avais (en français) une diction plutôt anglaise et que du coup la transition ne m'a pas paru difficile, à part quelques complexités de traduction pure tout de même.*

Le Prince Miiaou voit en revanche la difficulté musicale de l'entreprise à ses yeux :

*Il y avait aussi un challenge sous-jacent lancé à Laurent. En effet, le défi pour lui était de réussir à faire une version guitare-voix de mon morceau, ce qui selon moi était plutôt impossible (vu que je n'ai pas cette approche là de la musique, mes morceaux tiennent souvent grâce à des sons que je triture, à des ambiances etc. et je ne voyais pas comment on pouvait chanter cette chanson avec seulement une guitare!).*

De fait, à l'impossible Laurent s'est tenu. Il réussit la transition entre les deux univers linguistiques d'abord par un processus musical. Après les premières mesures de sa version d'*Ulrik* où la guitare acoustique plante une litanie répétitive, Laurent Lamarca nous fait entendre une guitare dans la lignée du Pink Floyd de *Wish you were here*, dans l'album du même titre sorti en 1975. Un son très *seventies* par conséquent, qui donne une couleur un peu *vintage* au morceau, que confirment le timbre et le phrasé du chanteur, entre Paul Simon et Jean-Louis Aubert.

Pour s'approprier les paroles en français, Laurent Lamarca simplifie les images du texte original en anglais. Ainsi le jeu sonore « from womb to tomb » (« de la matrice au tombeau ») devient simple « coup du destin ». Mais la musicalité est déplacée, puisqu'apparaît au vers suivant une rime entre « destin » et « mains » :

**Hardly could you move** / Tu ne bougeais plus  
**Are we tagged from the womb** / Etait-ce un coup du destin  
**From womb to tomb ?** / Etait-ce écrit sur tes mains  
**Barely could you breathe** / Tu ne respirez plus

De même, la plaie (« wound » en anglais) s'évapore au profit du seul verbe « toucher », mais avec un vers redoublé, comme un centrage en français sur l'essentiel de la situation, plutôt que sur les connotations émotives et sensorielles :

**I couldn't reach your wound** / Je ne pouvais te toucher  
/ Je ne pourrai plus te toucher

Mais ce redoublement est surtout une anticipation sur la fin de la chanson, la répétition démultipliée de ces deux vers qui insiste sur la prolongation mélancolique du passé dans un futur sans fin :

**If only I could be the one turning to ice** / Si seulement je pouvais me geler m'envoler  
**Lay your head down and close your eyes** / Baisse la tête, ferme les yeux  
**I couldn't reach you in time** / Je ne pouvais te toucher  
**I couldn't reach you in time** / Je ne pourrai plus te toucher

/ Je ne pourrai plus te toucher  
/ Je ne pourrai plus te toucher...

Le texte anglais se limite lui au constat d'un rendez-vous manqué. La version française prolonge le sentiment dramatique vers un futur infini.

De la sorte, Laurent Lamarca transpose l'ambiance funèbre et mystérieuse de la chanson de Prince Miaou en élégie pour un amour défunt. Son atmosphère pop-folk et son phrasé souple ne lui interdisent pourtant pas de déplacer la mélancolie du morceau originel dans une chanson française à la fois elliptique, allusive, et pourtant narrative, depuis un état douloureux jusqu'à un avenir assombri.

### 3. Un deuxième défi en suspens : composer et chanter sur les paroles de l'autre

Le second défi proposé à Laurent Lamarca et au Prince Miiou s'est avéré plus compliqué pour la chanteuse. Voici comment elle s'en explique :

*Le second challenge était beaucoup plus compliqué pour moi : je devais composer une chanson à partir d'un texte de Laurent. Mes tentatives seulement accompagnée d'une guitare (ce que je ne fais jamais) n'ont pas abouti car je n'aimais pas ce que je faisais. Toutes mes idées mélodiques étaient très "chanson française" comme si tout d'un coup, parce que le texte était en français, je devais chanter à la façon des vieux chanteurs/chanteuses françaises. Mon phrasé était très différent de celui que j'ai en anglais et j'avais beaucoup de mal à interpréter. Je n'osais pas non plus faire de vraies mélodies, c'est à dire que je restais dans quelque chose de très droit, très peu chanté.*

*Je n'ai pas pu aller au bout du challenge, auquel je n'ai peut-être pas accordé assez de temps et de travail. Si j'avais enregistré la version que j'ai tenté de faire, ça n'aurait pas été une version du Prince Miiou. Je veux dire par là que j'aurais pu composer quelque chose, mais je ne me serais absolument pas retrouvée dans le résultat.*

On ne peut donc analyser que le résultat obtenu par Laurent Lamarca, qui a pu pour sa part aller jusqu'au bout en enregistrant un texte en anglais, tel que le Prince Miiou l'avait écrit. Il lui a donc fallu composer autrement que sur les mots en français qui caractérisent sa démarche habituelle, et voici comment il estime s'en être sorti :

*Dans ce deuxième challenge, l'idée était de se donner un texte d'une chanson déjà composée de nos répertoires sans la faire écouter à l'autre.*

*Pour ma part j'ai hérité du texte Jettison Yourself. C'était une première pour moi de composer avec un texte en anglais comme contrainte (et une première de chanter toute une chanson en anglais... ce qui n'est pas franchement une réussite... c'est même le chaos, soyons franc...*

*En faisant ce challenge, je suis parti tout de suite : la langue anglaise m'a parue très modulable mélodiquement, et très sonore ! Mais assez vite il m'a manqué l'émotion des mots. Le sens, de par mon faible niveau d'anglais, n'était pas assez la pour me guider dans la composition et l'arrangement, et j'ai eu l'impression de rester à une simple copie de chanteur anglais que j'aime bien... très frustrant!*

Il est vrai qu'à l'écoute du morceau enregistré par Laurent Lamarca, on constate qu'il nous propose une ballade folk où sa voix un peu cassée, fragile et tendue, joue d'une prononciation à peine esquissée. Elle lui permet d'ailleurs d'escamoter les limites de son anglais (qu'il reconnaît volontiers!), comme lorsqu'il prononce « ride » (conduire) au lieu de « get rid » (se débarrasser de), ou qu'il confond « widow », la veuve, en le chantant « window », la fenêtre, un mot plus connu mais inapproprié dans le texte :

*You have had the worst idea  
At the time it seemed to be the key  
Gotten rid of the core  
Left you with a widow's sore  
Keep the widow in*

Le chagrin (« sore »), dans cette chanson de délestage de soi (« to jettison », le verbe du titre) suggère évidemment davantage une image de veuve que l'insolite chagrin d'une fenêtre... Mais ces quelques bizarreries linguistiques ne nuisent pas à l'effet d'ensemble : Laurent Lamarca a réussi à

synthétiser deux influences musicales qui donnent incontestablement un souffle pudiquement déchiré à ce morceau.

Pour les couplets, il a choisi un style qui n'est pas sans rappeler les fêlures d'un Harry Nilsson lorsqu'il interprète la musique du film *Macadam cow boy: Everybody'talking* ; une ballade mélancolique sur un destin voué à la déchéance... bien en écho avec la récurrence de « you have had the worst idea », « tu as eu la pire idée ».

Les refrains leur répondent de façon plus tonique, comme un contrepoint d'énergie mais tournant sans doute à vide, dans un style qui semble inspiré par le Paul Simon d'une autre célèbre musique de film de la même époque : *Mrs Robinson*.

Au total, la chanson composée et interprétée par Laurent Lamarca dans la langue préférée du Prince Miaou sonne de façon fluide et familière du fait de ces modèles classiques bien assimilés, tant par le chanteur que par les auditeurs.

La chanson ainsi obtenue n'est donc sans doute pas du Laurent Lamarca dans sa pure tonalité, mais elle témoigne des influences qu'il a intériorisées : ce passage par le défi de l'anglais joue peut-être le rôle d'un bain révélateur, à l'instar du négatif lors du bain des vieilles photos argentiques.

Croiser les langues et donc les styles, c'est donc finalement, dans l'un et l'autre défi, la manifestation des influences souterraines qui ont nourri les univers esthétiques de Laurent Lamarca et du Prince Miaou, aussi bien comme limites de leur champ créatif que comme sources d'inspiration.